

Patricia Dahan

Passé et transmission *

Nous proposons cette année pour le séminaire École une formule un peu différente de celle des autres années. À chaque séance un intervenant aura la responsabilité d'organiser la soirée, en choisissant un sujet qu'il déploiera avec un ou des collègues qu'il aura choisi d'inviter, et les noms des invités seront annoncés un mois à l'avance. L'avantage de cette formule est de ne pas figer un modèle de soirée pour que dans chaque soirée il y ait une complicité de travail entre les intervenants.

Je vais coordonner toute l'année le travail de ce séminaire en faisant en sorte de susciter des échanges, de telle manière que ces soirées ne soient pas une succession d'exposés mais que quelque chose s'élabore en commun. De ce travail il résultera une publication qui reprendra les textes des interventions mais aussi les questions, les débats qu'elles auront suscités. Si après une soirée vous avez des questions, des réactions, vous pouvez m'en faire part et nous reviendrons à la séance suivante sur les points que vous aurez soulevés. Un petit groupe de huit personnes va se réunir en marge du séminaire pour relancer des questions, mettre en rapport les réflexions, les idées issues de ces soirées et extraire un produit de ce qui va s'élaborer tout au long de l'année.

Le principe adopté cette année consiste à faire intervenir des personnes qui ont été confrontées au dispositif de la passe et de leur donner la possibilité de s'exprimer sur ce que cette expérience leur a appris et ce qu'elle soulève comme questions pour eux. Chaque intervenant ayant participé, à une place différente, à ce dispositif, il y aura à la fois une diversité de questions et une référence commune, ce qui donne un fil, une cohérence à ces soirées. À partir de son expérience

* Séminaire École « Questions issues de l'expérience de la passe », à Paris, le 14 octobre 2010.

de passeur, passant, membre d'un cartel de la passe récent ou plus ancien, et en fonction de là où il en est, chaque intervenant pourra soulever une question que cette expérience a rendue particulièrement sensible pour lui.

Tout au long de l'année interviendront successivement nos collègues Michel Bousseyroux, Marc Strauss, Colette Soler, Luis Izcovich, Sol Aparicio, Elisabeth Thamer, Albert Nguyễn et Pascale Leray.

Ce soir, au lieu d'avoir deux exposés, comme cela s'est fait jusqu'à présent dans ce séminaire, je serai seule à présenter un travail. J'ai invité Anne Lopez et Claire Harmand, qui réagiront sur mon travail et apporteront des compléments à ce que je vais présenter. Pendant la préparation de mon intervention, j'ai eu avec elles plusieurs échanges et partagé des discussions. Claire Harmand interviendra à plusieurs reprises dans mon exposé, Anne Lopez parlera à la fin et nous pourrons ensuite revenir sur leurs questions et vous donner la parole.

Au mois de novembre, Michel Bousseyroux interviendra sur « la passe au sens blanc » ; il a invité Albert Nguyễn à présenter cette soirée avec lui. Albert Nguyễn interviendra sur le même mode que le feront Anne Lopez et Claire Harmand ce soir, c'est-à-dire qu'il réagira sur le travail de Michel Bousseyroux. La question que ce dernier a choisi d'aborder est la suivante : comment la pratique analytique, dont le propre, déclare Lacan dans « L'étourdit », est de « faire sens », autrement dit de « faire vrai », est-elle possible, alors que le réel, l'idée même de réel comporte l'exclusion de tout sens ? Ses références seront le séminaire *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* et *L'Écriture poétique chinoise* de François Cheng.

Les références de lecture seront ainsi indiquées quelques semaines avant chaque séance, de manière à ce que ceux qui le souhaitent puissent travailler sur les textes et être mieux à même de participer aux débats de la soirée. Cette forme de travail devrait encourager ceux qui assistent au séminaire à prendre la parole et à poser des questions aux intervenants. J'espère en effet que dans ce séminaire il y aura des échanges qui permettront d'enrichir la réflexion, de faire avancer nos élaborations. La forme de transmission d'un séminaire n'est pas la même que celle d'un colloque ou d'une conférence. Le séminaire permet un travail plus expérimental, où des questions

peuvent surgir, qui seront reprises la fois suivante ou dans une des autres séances.

La question qui a orienté mon travail porte sur ce que l'expérience de l'analyse peut nous apprendre sur le savoir inconscient et sur ce que l'on peut transmettre de cette expérience.

Comme l'analyse, la passe est une expérience dont chacun retire un savoir, un enseignement sur le rapport à la jouissance, sur la fonction du réel. La difficulté à laquelle on se heurte dans la passe est d'avoir à transmettre quelque chose qui est de l'ordre de l'impossible, qui n'est pas de l'ordre du sens et que l'on veut rendre accessible à d'autres.

En 1973, au congrès de La Grande-Motte, Lacan souligne qu'« il n'y a pas de formation analytique. De l'analyse se dégage une expérience, dont c'est tout à fait à tort qu'on la qualifie de didactique. L'expérience n'est pas didactique ¹ ». Et, juste après avoir indiqué que l'expérience de l'analyse n'est pas didactique, il dit : « Une analyse implique la conquête d'un savoir qui était là avant que nous le sachions, à savoir l'inconscient, et le sujet peut certainement y apprendre par quel *truc* ça s'est produit. C'est en ce sens et en ce sens seulement qu'une analyse est didactique ². »

Didactique, pas didactique ; comment faire avec cette contradiction ? Je pense qu'elle permet de mettre l'accent sur une question que Lacan soulève à la même période dans le dernier chapitre du séminaire *Encore* : comment un « savoir fondé sur le rapport à *lalan-gue* ³ » peut-il s'enseigner ?

Ainsi, à la question qu'il pose dans le dernier chapitre du séminaire *Encore* : le savoir « comment ça s'enseigne » ? Lacan répond au congrès sur la passe de 1973 repris dans *Ornicar?* : le savoir, ça ne s'apprend pas, ça ne s'enseigne pas, ça se dévoile. D'où la logique du dispositif de la passe, qui n'est pas conçu pour répéter un savoir appris, car il ne s'agit pas d'un dispositif dans lequel le passant s'adresserait à un maître pour répéter des formules, répéter un savoir

1. J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe et sa transmission », *Ornicar?*, n° 12-13, Paris, Navarin, p. 121.

2. *Ibid.*, p. 122.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 128.

que d'autres maîtres lui ont transmis. C'est aussi la raison pour laquelle la passe n'est pas un passage obligé, seul quelques-uns s'y présentent, ce sont des « épars désassortis ». Ainsi, dans la mesure où la passe n'est pas de l'ordre du discours du maître, elle permet, dit Lacan, d'isoler quelque chose de l'ordre du discours analytique.

En m'appuyant sur le texte d'*Ornicar?* et sur le dernier chapitre du séminaire *Encore*, auquel Lacan fait référence dans ce texte, je voudrais retracer ce qui dans les élaborations de Lacan sur le savoir inconscient a rendu nécessaire comme « mode de recrutement des analystes » un dispositif tel que celui de la passe. Ce cheminement va me conduire à aborder les concepts de jouissance, de savoir, d'équivoque et de réel.

Je rappelle que le dispositif de la passe a été proposé par Lacan en 1967, à un moment où, dans ses élaborations, comme cela se vérifiera dans son enseignement des années 1970, il cherche à cerner le rapport au réel, le rapport à la jouissance. Mon hypothèse est que ce qui a conduit Lacan à imaginer un tel dispositif, c'est que dans son enseignement il y a eu un tournant dans le passage de la référence au signifiant à la référence à la jouissance, et qu'avec ce changement une nouvelle forme de transmission s'impose.

Je vais examiner maintenant la concomitance entre la création du dispositif de la passe et le début des élaborations de Lacan sur la jouissance

« Isoler quelque chose de l'ordre du discours analytique »

Je voudrais pour commencer analyser la phrase de Lacan : la passe permet d'« isoler quelque chose de l'ordre du discours analytique » (DA).

Quand on parle de la passe, ce qui est en question, c'est l'expérience d'une psychanalyse et ce qu'on peut arriver à transmettre. Dans le séminaire *R.S.I.*, Lacan dit : « L'analyste est celui, qui a eu des effets, et qui ces effets les théorise ⁴. » Ces effets sont ceux de la clinique mais aussi ceux que l'on peut rencontrer dans l'expérience singulière de sa propre analyse et de la passe.

Pour le « recrutement des analystes » dans son École, Lacan a voulu mettre en place un processus qui tienne compte des effets de

4. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1974.

l'analyse et de la façon dont celui qui se destine à devenir analyste les a éprouvés et en a repéré les mécanismes. Ce processus hors normes, hors de tout modèle en vigueur dans les autres institutions psychanalytiques a pour but de recueillir le témoignage d'une expérience authentique et singulière. Cela implique de ne pas reproduire un discours convenu, de ne pas répéter des choses apprises. Il s'agit dans la passe de pouvoir identifier ce que l'analyse a produit comme savoir, pour celui qui s'engage dans ce processus, dans le but d'être reconnu comme analyste.

La passe est donc le témoignage d'une expérience personnelle à propos des effets d'une analyse. Bien que dans la passe il arrive parfois que le passant soit en situation d'être surpris par sa parole et qu'un dire s'en dégage, la passe se distingue de l'analyse. Le passant a élaboré sur son expérience et n'est pas comme dans l'analyse sur le registre de l'association libre. S'il se présente à la passe, c'est que, en principe, dans son analyse un dire s'est produit qui a eu pour lui un effet de transformation. Et c'est de cela qu'il vient témoigner.

Lors de la conférence à La Grande-Motte, Lacan fait un bilan, environ six ans après la création du dispositif, sur « l'expérience de la passe et sa transmission ⁵ ». Il regrette que, au cours de ce congrès, ceux qui ont fait l'expérience de la passe et pour qui, dit-il, cette expérience a été inoubliable ne se soient pas exprimés. Il relève cependant une expression qu'il a entendue dans la salle venant d'une personne disant que la passe c'est « quelque chose comme l'éclair ⁶ ».

Ce que Lacan attendait de l'expérience de la passe, c'était un discours inédit, quelque chose qui ne soit pas de l'ordre d'un discours établi. C'est la raison pour laquelle il se réjouit de cette expression aussi peu convenue « la passe, c'est un éclair », car, dit-il, ce qu'il obtient en proposant cette expérience, « c'est quelque chose qui n'est absolument pas de l'ordre du discours du maître ⁷ ». Et il précise par ailleurs que c'est dans le but d'« isoler ce qu'il en est du discours analytique » qu'il a fait sa « proposition » de la passe.

En opposant ces deux discours : discours du maître (DM) et discours analytique (DA), Lacan met d'emblée en évidence le fait que

5. J. Lacan, « L'expérience de la passe et sa transmission », *Ornicar?*, n° 12-13, *op. cit.*

6. *Ibid.*, p. 121.

7. *Ibid.*

dans la passe ce qui se transmet est non pas de l'ordre du sens, de l'ordre de l'articulation signifiante, mais de l'ordre de la jouissance. La particularité du DM est de mettre en place d'agent le signifiant tandis que dans le DA c'est la jouissance qui est en place d'agent. Toute la difficulté du témoignage dans la passe réside dans la nécessité de faire passer quelque chose qui n'est pas seulement de l'ordre du sens ou du non-sens, puisque dans le langage le sens se produit à partir du non-sens, donc pas seulement quelque chose qui est du registre du symbolique. Mais ce qu'il s'agit aussi de transmettre se réfère au hors-sens de la jouissance à l'*ab-sens* comme l'écrit Lacan, qui est du registre du réel.

L'expérience clinique a montré qu'il ne suffit pas d'expliquer le refoulement, de déchiffrer le symptôme, Freud l'avait souligné en son temps : une interprétation même juste ne suffit pas à la levée du refoulement. Pour toucher le noyau du symptôme, l'analyse doit aussi permettre de dévoiler à l'analysant un savoir sur son rapport à sa jouissance. On pourrait relever beaucoup d'occurrences dans lesquelles Freud soulève, avec ses mots, cette question de la jouissance liée au symptôme et sur laquelle il a buté. Lacan s'est heurté à la même question et ce n'est qu'au début des années 1970 qu'il a reconsidéré sa définition du symptôme en lui donnant un statut à part dans la série des formations de l'inconscient. À partir de ce moment-là, il présente le symptôme sous ses deux versants de structure de langage et de jouissance.

À partir de ses élaborations sur la jouissance, Lacan va passer de la définition de l'être parlant comme sujet, dans sa référence au signifiant, à l'être parlant comme *parlêtre*, dans sa référence à la jouissance.

Si Lacan a jugé nécessaire à partir de 1967 de mettre en place pour son École un dispositif tel que celui de la passe, ce n'est pas seulement parce qu'il critiquait le mode de fonctionnement des autres groupes analytiques, qu'il considérait comme pouvant être comparé à celui de n'importe quelle institution ou entreprise. C'est aussi, me semble-t-il, parce que, à ce moment précis, dans ses avancées, dans ses élaborations sur le concept de jouissance, le mode de transmission de la psychanalyse tel qu'il existait jusque-là est mis en question.

Ainsi, si la passe permet d'« isoler quelque chose qui est de l'ordre du DA », elle permet de cerner, d'interroger ce que l'analyse a

pu révéler d'un savoir inconscient qui n'est pas seulement articulé par des signifiants mais dans lequel la jouissance intervient.

À partir de ce moment-là, avec ce que Lacan apportait de nouveau dans ses élaborations, ce qu'il avait à transmettre était plus difficilement saisissable. Aussi, je fais la supposition que la nature de ce tournant théorique a amené Lacan à éprouver la nécessité de trouver un moyen original de transmettre la psychanalyse.

Je voudrais regarder de plus près les élaborations de Lacan sur la nature de ce savoir, sa transmission et la question qu'il pose dans *Encore* : est-ce que ce savoir peut s'enseigner ?

Comment peut s'enseigner le savoir quand le savoir est fondé sur un rapport à *lalangue*

Dans la conférence de La Grande-Motte publiée dans *Ornicar?*, « À propos de l'expérience de la passe et de sa transmission », Lacan fait référence à la dernière séance du séminaire *Encore*, où il est question de l'expérience du rat dans le labyrinthe et où il compare le savoir dans le discours scientifique avec l'approche que nous pouvons avoir du savoir dans la psychanalyse. En essayant de comprendre si dans l'expérience du labyrinthe le rat est capable d'apprendre à apprendre, Lacan veut montrer qu'il y a une différence entre l'apprentissage et le savoir. Distinction que ne font pas les scientifiques qui ont proposé l'expérience. Lacan considère qu'il faudrait vérifier si le rat a appris par une série d'essais sur quel bouton appuyer pour ouvrir le clapet ou s'il a compris par quel mécanisme cela peut se produire. « Le labyrinthe n'aboutit pas seulement à la nourriture, mais à un bouton ou un clapet, dont il faut que le sujet supposé de cet être trouve le *truc* pour accéder à sa nourriture ⁸. » J'insiste sur le terme *truc* parce que Lacan l'utilise dans sa conférence à propos de ce que le sujet apprend dans son analyse, comme je vous l'ai cité au début.

Lacan s'appuie sur le parallèle entre l'analyse et l'expérience du labyrinthe pour dire, je reprends la citation, qu'« une analyse implique la conquête d'un savoir qui était là avant que nous le sachions, à savoir l'inconscient, et le sujet peut certainement y apprendre par quel *truc* ça s'est produit. C'est en ce sens et en ce sens

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 128.

seulement qu'une analyse est didactique ⁹ ». Donc, à ce stade, Lacan considère qu'une analyse est didactique si l'analysant est capable de reconnaître par quel *truc* il a pu accéder au savoir de l'inconscient. En 1976, dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », Lacan apportera d'autres considérations, sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure.

Mais revenons à l'expérience des rats dans le labyrinthe. Lacan souligne que pour l'expérimentateur, contrairement au rat, « le rapport au savoir est fondé sur un rapport à *lalangue* ¹⁰ ». Rien ne prouve que le rat, même s'il appuie sur le bon bouton pour faire ouvrir le clapet, a compris le mécanisme permettant que ça marche, tel que l'expérimentateur l'a imaginé, car là réside la différence entre l'acquisition d'un savoir et un apprentissage.

C'est en mettant en évidence la distinction entre savoir et apprentissage que Lacan introduit la question de savoir comment peut s'enseigner le savoir. Pour la science, il y a cette notion d'un savoir qui se transmet intégralement par des formules. Il n'en va pas de même pour la psychanalyse, pour laquelle il est énigmatique de reconnaître comment l'être parlant « est affecté en tant que sujet du savoir inconscient ¹¹ ».

Le savoir dont il s'agit dans l'analyse est un savoir que l'analysant n'a pas appris, « ça s'est à lui dévoilé ». Encore faut-il que celui pour qui ce dévoilement s'est produit sache par quel bout le prendre, ou « la prendre », pour jouer sur l'homophonie avec « apprendre ». Lacan précise par ailleurs que « ce savoir en tant que c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose, veut dire l'inconscient ¹² ».

Il ne remet pas pour autant en question l'idée que le savoir est articulé en tant que l'inconscient est structuré comme un langage. Et il précise que l'analysant n'a rien appris s'il n'a pas appris que « chacun à sa manière, en un point tout à fait local, est l'effet [de ce savoir articulé] ¹³ ». Il veut dire par là que si l'analysant n'a fait qu'apprendre comment pousser les boutons pour que ça s'ouvre dans l'inconscient, il n'a rien appris.

9. J. Lacan, *Ornicar?*, n° 12-13, *op. cit.*

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 128.

11. *Ibid.*, p. 131.

12. *Ibid.*, p. 129.

13. J. Lacan, *Ornicar?*, n° 12-13, *op. cit.*, p. 122.

[Réplique 1, de Claire Harmand, cf. p. 25.]

Voilà ce qu'à ce moment-là, en 1973, Lacan attendait de la passe : qu'elle témoigne d'une expérience dans laquelle un savoir se dévoile, un savoir qui repose « dans le gîte de *lalangue* », et que l'analysant ait repéré par quel moyen cela a pu se produire.

Quand Lacan a mis en place le dispositif de la passe, il n'en était pas encore à un point de ses élaborations où le savoir avait affaire à *lalangue*. Il était encore loin de ce tournant apparu en 1973 dans *Encore*, où l'inconscient n'est pas seulement structuré comme un langage, l'inconscient est aussi « fait de *lalangue* ». Et pourtant, j'ai dans l'idée que le dispositif de la passe est rendu particulièrement nécessaire à partir du moment où pour Lacan le savoir inconscient ne peut pas seulement être déchiffré à partir de l'articulation signifiante, à partir des signifiants du sujet. C'est parce qu'il y a quelque chose de plus difficile à saisir, et donc de plus difficile à transmettre, me semble-t-il, que ce dispositif est rendu nécessaire à la fois pour vérifier qu'un acte analytique a eu lieu, pour recueillir des témoignages sur ce dévoilement du savoir et pour penser la psychanalyse.

Quelque chose qui allait aboutir au concept de *lalangue*, au lien entre le langage et la jouissance dans le séminaire *Encore*, en 1973, se préparait bien avant dans les élaborations de Lacan.

Dans son livre *Lacan, l'inconscient réinventé*, Colette Soler a relevé une occurrence importante chez Lacan qui a donné les prémices de ses élaborations ultérieures. Il s'agit d'une référence qui date de 1969 et qui marque un tournant essentiel dans la façon dont Lacan représente le savoir de l'inconscient.

Colette Soler interroge ce pas franchi dans le séminaire *Encore* entre la définition de l'inconscient structuré comme un langage, qui repose sur de longues élaborations qui ont duré de nombreuses années, et le passage aux élaborations sur *lalangue* et « l'accent mis sur les effets de *lalangue* ». Elle fait l'hypothèse que ce sont les développements eux-mêmes sur la structure du langage, le fait qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, qui ont conduit Lacan à franchir un pas dans sa conception de l'inconscient. Elle situe le moment décisif, « l'ombilic » des réélaborations de Lacan dans une formule du « Compte rendu sur "L'acte analytique" » : l'inconscient est

« savoir sans sujet ¹⁴ ». Colette Soler explique que par cette formule Lacan met en évidence que la structure langagière est elle-même la cause de « l'impossible copulation des représentants du sujet avec le savoir ¹⁵ » dans la mesure où c'est de l'articulation de deux signifiants que le savoir est issu.

C'est dans la formule « qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet », énoncée en 1969, que Colette Soler situe donc « l'ombilic » de ce que Lacan réélaborera dans ce dernier chapitre d'*Encore* sur le savoir inconscient avec la référence à *lalangue*.

Les élaborations de Lacan le conduisent à énoncer en 1973 dans *Encore* que le savoir inconscient se partage en deux notions : le savoir structure de langage et le savoir « fondé sur un rapport à *lalangue* ». L'un et l'autre difficiles à saisir, comme le souligne Colette Soler, le premier restant toujours limité en tant que savoir déchiffré, le second étant imprenable en tant que savoir déposé dans *lalangue* ¹⁶.

L'équivoque pour cerner le savoir inconscient

Avec l'introduction du concept de *lalangue*, la notion d'équivoque prend une place de plus en plus importante pour cerner le savoir inconscient.

Si ce savoir ne peut pas se saisir complètement, il peut cependant être cerné, approché dans l'analyse grâce à l'association libre et aux interprétations de l'analyste. Lacan, à partir d'*Encore*, va mettre l'accent sur l'équivoque dans la langue. En tenant compte de cette spécificité de la langue, il va y adapter sa technique analytique. C'est-à-dire montrer que pour approcher le symptôme on doit réduire ce qui fait sens pour l'analysant en jouant sur l'équivoque.

On notera au passage que depuis le séminaire *Encore* les titres des séminaires de Lacan deviennent de plus en plus équivoques. Il avait commencé avec des titres comme *Les Écrits techniques*, *Les Psychoses*, *Les Formations de l'inconscient...* puis il est passé à des titres plus énigmatiques comme *...Ou pire*, *Un discours qui ne serait pas du semblant*, *Encore*, et il a terminé avec des titres franchement équivoques

14. J. Lacan, « Compte rendu sur "L'acte analytique" », *Ornicar?*, n° 29, Paris, Navarin, 1984, p. 19.

15. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 22.

16. *Ibid.*, p. 23.

comme *Les non dupes errent* et *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Dans la même période où il fait une place de plus en plus importante à l'équivoque, il introduit des néologismes tels que *lalangue*, le *parlêtre*, l'*ab-sens*, le *motérialisme*...

Dès « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan avait insisté sur la particularité des langues d'être faites d'équivoques. Il avait donné des exemples d'équivoques dans la langue : *deux* et *d'eux*, *pas* et *pas* qu'il a repris plus tard dans les années 1970 dans ses textes et ses conférences. Dans « L'étourdit », il précise que chaque langue « n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister ¹⁷ ».

Avec l'introduction du concept de *lalangue*, Lacan met en évidence que la première fonction du langage est non pas la communication mais la jouissance. Et en effet le premier rapport de l'enfant à la langue n'est pas un rapport au sens, c'est un rapport à la jouissance et à l'équivoque. La langue dans laquelle l'enfant baigne avant l'apprentissage de la lecture et de l'écriture est faite d'équivoques où son et sens sont confondus. En créant ce néologisme de *lalangue*, Lacan met l'accent sur l'équivoque de la langue. Si le savoir inconscient est fait de *lalangue*, un des moyens pour atteindre ce savoir est l'équivoque.

Après le séminaire *Encore* et particulièrement dans ses conférences, peut-être plus que dans ses séminaires, Lacan indique que le moyen d'accéder au réel du symptôme, au savoir inconscient se fait par le biais de l'équivoque. En voici quelques occurrences :

– dans « La troisième ¹⁸ », en 1974 : « L'interprétation, ai-je émis, n'est pas interprétation de sens, mais jeu sur l'équivoque. » Et il dit un peu plus loin, toujours dans « La troisième », que c'est par l'équivoque que le symptôme s'apprivoise : « Aller à l'apprivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est là par quoi le terrain est gagné » ;

– dans la « Conférence à Genève ¹⁹ » en 1975 : « C'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans

17. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.

18. J. Lacan, « La troisième », intervention extraite des *Lettres de l'École*.

19. J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5.

sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. [...] C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce *motérialisme* que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme » ;

– dans la « Conférence à Yale University ²⁰ » en 1975 : « C'est l'équivoque, la pluralité de sens qui favorise le passage de l'inconscient dans le discours. »

Lacan en arrive ainsi en 1976, dans son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, à proposer comme modèle pour la psychanalyse la poésie. Il veut montrer par là que si la psychanalyse veut avoir une chance de ne pas être une escroquerie, l'interprétation de l'analyste ne doit à aucun moment être impérative, elle ne doit être ni suggestive ni théorique.

Dans ce séminaire, qui est l'un de ses derniers, Lacan revient à ses tout premiers fondamentaux, ceux du texte qu'il considère comme le texte inaugural de son enseignement : « Fonction et champ de la parole et du langage ». Avec la poésie, il fait référence au pouvoir évocateur de la parole et à la nature du signifiant d'être équivoque. Il revient aussi sur la distinction entre parole pleine et parole vide de « Fonction et champ de la parole et du langage » pour dire que la parole pleine est une parole pleine du double sens des mots et que la parole vide est une parole qui n'a que de la signification.

Lien entre équivoque et ce qui opère dans la cure

J'ai eu du mal à comprendre ce que Lacan voulait dire dans la séance du 15 mars 1977 du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* quand il énonce qu'« il suffirait que je connote le S2, non pas d'être le second dans le temps, mais d'avoir un sens double pour que le S1 prenne sa place, et sa place correctement ²¹ ».

Mais en préparant mon intervention pour ce soir, j'ai finalement trouvé une explication et je pourrais rapprocher cette formule de ce qui s'est produit dans mon expérience. L'interprétation, en étant ouverte à plusieurs sens possibles, a permis de produire un S1 : un

20. J. Lacan, « Conférence à Yale University », inédit.

21. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 15 mars 1977.

signifiant maître. Le signifiant maître est un signifiant qui avant l'analyse a conditionné la vie de l'analysant. Je comprends donc mieux la phrase « pour que le S1 prenne sa place, et sa place correctement » comme voulant dire « prenne sa place dans le discours analytique », c'est-à-dire en bas à droite comme produit de l'analyse.

Progressivement, la fonction du signifiant va changer dans les élaborations de Lacan. Il en arrive en 1977, dans la séance du 15 mars du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, à représenter l'effet de sens du signifiant non pas en termes d'articulation signifiante mais en termes de double sens, donc d'équivoque. Je reprends la phrase : « Le signifiant, il faut quand même bien remarquer qu'il est quelque chose de bien spécial ; il a ce qu'on appelle des effets de sens, et il suffirait que je connote le S2, non pas d'être le second dans le temps [articulé à un S1], mais d'avoir un sens double ²². »

On peut faire un parallèle entre tout ce que Lacan a élaboré au niveau du symbolique à propos du sens, du non-sens, du pas-de-sens, et ce qu'il élabore au niveau du réel à propos de l'équivoque, qui n'est ni le sens ni le non-sens mais la pluralité du sens.

J'ai remarqué que plus son élaboration théorique se complexifie et plus Lacan emploie des termes simples, au moins en apparence, pour parler de la fin de l'analyse. Il emploie des expressions comme « le savoir se dévoile » ou « comprendre le *truc* » en 1973 dans « Sur l'expérience de la passe », dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » en 1976 il parle de « la satisfaction qui marque la fin de l'analyse ²³ », et dans le séminaire *Le Moment de conclure* en 1978 ²⁴ il dit que la fin de l'analyse c'est quand l'analysant voit dans quoi il est empêtré. « Il suffit qu'on voie ce dont on est captif. » « [...] une idée de ce que j'appelle le Réel – c'est la face de Réel de ce dont on est empêtré ». Ces expressions sont simples, mais seulement en apparence, car elles arrivent au terme d'une longue élaboration et cette simplicité est ce que cette longue élaboration théorique permet.

Dans son approche du réel, Lacan commence par redéfinir le concept de jouissance en termes d'impossible, il passe de l'interdit du rapport sexuel à l'impossible du rapport sexuel. Puis il reconsidère la

22. *Ibid.*

23. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 572.

24. J. Lacan, *Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 10 janvier 1978.

nature du savoir de l'inconscient, « savoir sans sujet », « savoir fondé sur le rapport à *lalangue* », et il insiste sur l'équivoque dont est faite *lalangue* qui fonde ce savoir. À partir de ces élaborations, Lacan oriente la direction de la cure vers un usage de l'équivoque qui permet non pas d'atteindre ce savoir mais d'interpréter dans l'analyse pour le resserrer, pour faire en sorte qu'il se dévoile au sujet.

Pour conclure, je dirai que si on examine le parcours de Lacan dans ses élaborations à propos de la passe et de la fin de l'analyse, il est frappant de constater qu'il a déployé un matériel théorique très lourd et très complexe, avec ses références à la topologie en parlant de la bande de Möbius, des nœuds borroméens, du concept de jouissance, l'impossible du rapport sexuel, etc. Or, plus on approche de ses derniers séminaires et de ses dernières conférences, plus le vocabulaire qu'il emploie pour désigner la fin de l'analyse appartient au langage courant comme *truc*, *empêtré*, *satisfaction*. Langage courant qui reste suffisamment équivoque pour être interprété de plusieurs façons possibles.

Ce sont des termes que je pourrais reprendre à mon compte dans la mesure où ils illustrent ce que j'ai éprouvé dans mon expérience, mais ce ne sont pas les termes que j'ai utilisés dans mon témoignage de passe. Car c'est avec des mots simples, des expressions de mon propre vocabulaire que j'ai témoigné dans la passe. Quand je dis des mots simples, ce n'est pas la même chose que ce que je disais tout à l'heure à propos des mots simples employés par Lacan. Ce qui fait que j'ai pu m'exprimer en termes simples et de ce fait rendre mon témoignage facilement transmissible, c'est non pas le résultat d'une élaboration théorique mais le produit d'une expérience qui a eu un effet.

Dans l'après-coup de la passe, en relisant des textes de Lacan, j'ai trouvé des références théoriques qui illustrent parfaitement ce qui s'est produit dans mon analyse pour produire un effet et un changement de structure.

Mais on voit bien comment Lacan, lorsqu'il avance une thèse, que ce soit sur le double tour dans l'analyse, l'effet didactique, les définitions de la fin de l'analyse, ne donne jamais une formulation

définitive. En revenant sans cesse sur ses affirmations pour les modifier, les nuancer, il ne les érige pas en modèles.

Le témoignage dans la passe est donc le témoignage d'une expérience singulière qui pour être authentique ne répond pas à un modèle. Et d'ailleurs, dans le dispositif de la passe, il n'y a aucune consigne, ni pour le passant, ni pour le passeur, ni pour le cartel de la passe.

[Réplique 2, d'Anne Lopez, cf. p. 29.]